

L'INSTRUCTION PRÉPARATOIRE DES ÉTUDIANTS EN MÉDECINE.

Il est d'usage dans les écoles de médecine en France, mais surtout à l'étranger, que chaque année ramène, avec les cours qui recommencent, une leçon d'introduction. C'est la préface de l'enseignement annuel; c'est, en même temps, comme un souhait de bienvenue aux étudiants, les uns déjà familiarisés avec les habitudes du professeur et de l'hôpital, les autres non encore acclimatés à ce milieu nouveau. Il est bon que le maître soit en avance de sympathiques politesses, et que les élèves apprennent de lui à respecter, je dirais presque à solenniser, tout ce qui touche à l'enseignement médical.

Avant d'entamer l'étude des bronchites, à laquelle une partie des leçons de cette année sera consacrée, avant d'exposer l'histoire des maladies en traitement dans nos salles, je veux aborder avec vous une question en apparence plus philosophique que médicale, en réalité non moins médicale que philosophique. Il s'agit de l'éducation et de l'instruction préparatoires du médecin. Grâce à la solidarité qui nous lie aujourd'hui aux divers centres intellectuels, non seulement de l'Europe, mais du monde, nous savons comment les courants d'études se meuvent d'une région à l'autre. Il en est de même de certaines questions scientifiques flottantes et qui finissent par atteindre tous les pays. Cette pacifique invasion est plus lente qu'on ne supposerait, mais il y a profit à remonter à ses origines et à en pressentir la venue prochaine.

A l'ouverture des cours de cette année, dans les hôpitaux d'Angleterre, quatre professeurs choisirent, pour thème de leurs *adresses* inaugurales, sans s'être concertés et par un accord significatif, l'éducation et l'instruction préalables des médecins.

En Allemagne, la Société médicale de Berlin a consacré de longues séances à l'étude de la même question qui intervient si rarement au cours de nos discussions académiques.

En France, nous sommes encore à l'état indifférent, et notre puissante centralisation explique cette quiétude. Un temps viendra certainement où le problème s'imposera, commandé par les réformes rêvées, sollicitées, plutôt que préparées, dans le programme de notre enseignement secondaire.

Au lieu de nous engager dans des données abstraites, transportons-nous d'emblée en Allemagne, et, conformément aux usages de notre méthode médicale, partons du fait observé pour arriver à la théorie.

Il existe chez les Allemands deux modes d'instruction secondaire auxquels correspondent deux sortes d'établissements : les *gymnases*, qui équivalent à nos lycées, et les *Realschule*, sur le modèle desquelles nos écoles techniques ont été organisées. Ces dernières peuvent se diviser en deux catégories ou plutôt deux degrés : primaire et supérieur, représentées par l'école Monge et par l'école Turgot à Paris. Pour les gymnases, comme pour nos lycées, le principe est : donner à l'acquisition des faits une place secondaire et réduite, développer l'intelligence par l'étude fondamentale des langues anciennes, ne s'occuper qu'accessoirement des notions scientifiques et naturelles.

Dans les *Realschule*, l'étude des langues anciennes est supprimée ou n'existe que pour mémoire. L'enfant n'est pas élevé à pâlir et à gémir sur des abstractions ou dans la contemplation du passé. Dès le premier moment, on lui inculque les notions de la valeur réelle de choses réelles elles-mêmes. De l'examen du caillou auquel son pied se heurte à chaque pas, on l'élève graduellement à la minéralogie, à la géologie, à l'histoire naturelle, et ainsi de toutes choses. L'étude des langues vivantes est

seule conservée parce qu'elle comporte seule des applications directes et immédiates.

De ces deux programmes d'éducation et d'instruction, quel est celui qui convient le mieux à assurer la préparation scolaire de l'étudiant en médecine?

En Allemagne, on admettait seulement à l'immatriculation ou à l'inscription dans les Facultés de médecine les élèves des gymnases. Les écoles réalistes ayant élevé le niveau de leurs études, sans en modifier l'esprit, élevèrent aussi leurs prétentions et réclamèrent pour leurs élèves pourvus du certificat d'habilitation les privilèges dont jouissaient ceux des gymnases. Elles se fondaient sur les qualités de leur enseignement vraiment préparatoire, fournissant à la carrière médicale des élèves munis de solides notions physiques et mathématiques, au lieu de connaissances vagues, exclusivement littéraires, recueillies dans les gymnases.

Il faut dire que réalistes et gymnastes forment en Prusse deux camps assez hostiles, et qu'aux questions pédagogiques se mêlent des préoccupations politiques ardentes.

Les écoles réalistes, profitant de leur crédit, demandèrent d'abord que leur certificat d'habilitation suffît pour ouvrir les portes des Facultés de théologie, de droit et de médecine. Pour les deux premières, la prétention excédait la mesure du possible, et il fallut se rabattre sur les écoles médicales.

Le ministre de l'instruction publique et des affaires de la médecine prit un parti si sage qu'on s'en étonnerait chez nous. Se trouvant d'une compétence au moins douteuse, il s'adressa aux corporations médicales autorisées, et c'est à ce titre que la Société de médecine de Berlin, l'équivalent de notre Académie, fut appelée à en délibérer.

Le vote presque unanime de la Compagnie, à la suite de longs et remarquables rapports, après une courte discussion où les motifs invoqués par les rapporteurs n'avaient qu'à être rappelés, le vote fut qu'il y avait lieu de refuser aux élèves munis du certificat d'habilitation des *Realschule* l'entrée des Facultés de médecine.

La meilleure éducation du jeune médecin est-elle donc à demander à l'apprentissage des sciences naturelles ou à l'étude des langues anciennes? De part et d'autre, les arguments sont pressants et méritent d'être au moins énoncés.

Il y a environ quarante ans que les premières écoles réalistes furent instituées en Prusse. Liebig écrivait alors :

« A partir du jour où l'éducation allemande va être transformée, où, au lieu de faire perdre aux jeunes gens plusieurs années en études stériles, on les mettra en rapport avec la réalité, on les initiera aux choses de la nature qui tiennent à la vérité plutôt qu'à la fantaisie, il se fera une révolution dans l'intelligence allemande, et elle conquerra le premier rang en Europe. »

C'était la première incarnation du *Culturkampf*.

Quatre ans avant sa mort, Liebig écrivait : « J'ai dit que l'éducation par les choses naturelles convenait seule aux jeunes gens qui doivent se vouer à la science. L'expérience m'a enseigné ceci : les élèves venant des écoles réalistes dans mon laboratoire sont, pendant la première année, supérieurs à ceux des gymnases; la deuxième année, ils leur sont égaux; la troisième, ils leur deviennent inférieurs. » Or il s'agissait de chimistes et non de médecins.

Interrogez tous les corps autorisés à professer une opinion sur la matière, ils vous répondront par les mêmes affirmations. Demandez aux directeurs des écoles vétérinaires quel est le plus grand obstacle au progrès de ces institutions : ils vous diront quelle difficulté c'est pour eux d'avoir affaire à des jeunes gens qui n'ont pas été préparés par de fortes études littéraires, comment ils sont condamnés à une sorte de bourgeoisie scientifique qui abaisse le niveau de l'enseignement. Quelle est la revendication incessante du *Medical Council* de Londres? Qu'on soit de plus en plus exigeant pour les études humanitaires des étudiants en médecine. Et ainsi, dans le monde entier, chaque homme pratique et compétent déclare que plus un étudiant a consacré d'efforts à ce qu'on appelle ses humanités et y a réussi, plus il

apporte d'aptitudes à la médecine. Le temps passé au lycée ou au gymnase, et employé à une préparation en apparence si peu productive, est comme celui que le soldat consacre à fourbir son armure.

Et cependant que d'objections ! Comment un élève qui s'est dépensé à approfondir le grec et le latin serait-il de ce fait mûr pour l'acquisition de la science ? Le médecin a-t-il besoin de lire Hippocrate ou Galien dans le texte ? N'est-ce pas peine perdue et ne convient-il pas de rompre avec des traditions dont la vétusté menace ruine ?

Il y a encore de ci et de là des gens qui croient qu'on apprend le latin pour lire Cicéron, de même qu'il y a des mères soucieuses d'enseigner l'histoire de France à leurs filles, dans la pensée que, si on parle devant elles d'un de nos rois, elles se réjouiront de savoir la date précise de sa naissance et de sa mort.

Pour être bien comprises, les questions d'éducation doivent être prises de plus haut, et l'application brute des connaissances acquises est un mauvais critérium.

La culture d'un jeune sujet comprend deux éléments : l'instruction et l'éducation. L'instruction munit la tête de l'enfant de notions suffisantes qu'il gardera en réserve, à la manière d'un capital ne portant pas intérêt, ou qui lui serviront comme d'échelons pour arriver graduellement à des notions d'un ordre supérieur. L'éducation n'a ni les mêmes visées ni les mêmes moyens. C'est à l'éducation morale qu'il faut emprunter le secret de procédés dont dispose l'éducation intellectuelle. Sa formule est : développer les sentiments élevés, éveiller les appétits louables, et non pas promulguer des préceptes ou édicter des règles de conduite.

Votre père vous a-t-il éduqués moralement par la lecture d'un code de morale ? Vous a-t-il appris par cœur la vertu, comme on disait au dix-huitième siècle ? Non, il vous a introduits dans les milieux où les bonnes inspirations pouvaient éclore ou grandir quand elles étaient écloses. Votre mère vous a pris par la

main, elle a fait devant vous et avec vous l'aumône à un pauvre et n'a rien dit. Un incendie éclate, votre père y a été seul, il revient brisé de fatigue et la leçon a porté fruit. C'est là l'éducation morale, sans thème, sans paroles, sans préméditation.

À côté, vous trouvez des éducateurs qui procèdent à la façon des instituteurs, et prêchent sans donner l'exemple. Méthode condamnée, qui a ses racines dans le pédantisme du maître et aboutit à la sécheresse du cœur de l'élève.

Les *realschulistes* ne tendent à rien moins qu'à annuler l'éducation de l'intelligence au profit de l'instruction. Nous avons donné, disent-ils, à nos élèves des connaissances solides et utilisables. Les notions qu'ils nous doivent sont définitives. Ils se sont habitués à ne tenir pour vraies que les choses tangibles, palpables, soumises à un contrôle permanent. Hier, l'enfant a constaté un fait chimique ; il y croit comme il croit en Dieu.

Le lendemain, vous venez, une éprouvette en main, montrer une expérience contradictoire. Sans préjugés, sans prévention, il se désiste. Homme mûr, ferme, il n'a soif que de la vérité. Il entre dans la vie, se dépouillant d'une erreur dès qu'elle lui est prouvée, comme il se dépouille d'un vêtement où il découvre une déchirure qu'il n'avait pas soupçonnée.

À l'encontre, les gymnastes se posent en éducateurs intellectuels. La question, à leur point de vue, n'est pas d'accumuler les faits dans l'esprit de l'enfant, mais de développer en lui des forces vives, de lui donner le goût de se mouvoir et d'agir et l'aptitude à acquérir des connaissances lentement et successivement coordonnées.

Le premier procédé est celui des acquêts en toutes choses, le second se résume en une pure gymnastique : le premier fournit des produits fabriqués, le second prépare l'outillage.

J'explique ma pensée qui, trop concise, peut paraître obscure dans la forme, mais qui ne l'est certainement pas dans le fond.

Vous savez ce que fait un marchand. Il entasse dans ses magasins des produits immuables ; il trie les bons, les médiocres et les mauvais ; il les classe sur les rayons et les vend à profit ou

perle. En somme, son activité se borne à mettre en œuvre, ou plutôt en circulation, des produits tout fabriqués. Le professeur réaliste est ce marchand; l'enfant, c'est le magasin. Il reçoit et emmagasine dans sa tête les notions toutes faites qu'on y dépose et les utilise quand il le peut.

L'éducateur gymnaste, c'est le fabricant. Il absorbe le meilleur de son capital à acheter une machine qui donne le mouvement et la vie à son usine, qui servira aujourd'hui à faire mouvoir des broches et demain à battre le fer, outillage stérile tant qu'on ne le fait pas fonctionner, mais qui attend son heure. Le but, c'est de donner à l'enfant, pour continuer la comparaison, la force latente de cette machine à vapeur. Le jour où on y mettra l'allumette, elle imprimera le mouvement, comme à autant de métiers, aux facultés de l'intelligence, quelle qu'en soit la destination : médecine, littérature, beaux-arts.

Ce ne sont pas de simples métaphores pour vous, accoutumés aux lois physiologiques de l'intelligence humaine et n'en étant déjà plus à apprendre ce que vaut la mise en train de nos fonctions. De ces généralités, qui semblent hors de cause et plus près de la causerie que de l'enseignement médical, passons sans transition à l'application pratique.

Arrivés à la fin de vos humanités, pourvus du titre assez médiocre de bachelier ès lettres, vous vous êtes décidés à aborder la carrière médicale. Pourquoi? Nul ne le sait. Un hasard a résolu votre vocation. Tantôt c'est un parent médecin qui a pesé de son autorité sur la famille, tantôt la rencontre d'un confrère amoureux du métier, tantôt une camaraderie encore moins autorisée.

A l'école, où le hasard qui vous y avait introduits va vous suivre encore, vous commencerez l'étude de la médecine proprement dite par celle des sciences accessoires. C'est votre seconde initiation, empruntée cette fois, mais avec raison, à la méthode du realschulisme. Force est d'abandonner vos habitudes antérieures de l'esprit et de substituer le fait brutal à la recherche librement indélicate.

Quelle différence entre le travail intellectuel qu'impose la traduction d'un auteur latin et l'assistance à un cours de chimie! Là, vous dépensiez le meilleur de votre personnalité, vos qualités et vos défauts d'esprit avaient de telles saillies que le maître n'hésitait pas à former son opinion sur votre valeur absolue. Ici, vous êtes réceptifs. Passivement recueillis ou curieux, vous subissez le fait scientifique, et votre intelligence, désarmée, n'a plus qu'à se soumettre.

Vienne la préparation des premiers examens, tout afférente aux sciences physiques et naturelles, dans quelle mesure y allez-vous de votre personne? Le travail mnémotechnique débordé, et l'effet consiste à incruster chaque souvenir dans votre esprit et à faire, excusez le mot, provision d'épingles pour l'y fixer.

Il est vrai que cette instruction scientifique, nécessaire, doublement obligatoire, et parce qu'elle vous approvisionne de notions indispensables et parce qu'elle a rompu la série de votre instruction de la veille, n'est que de bas étage. C'est encore une introduction à la médecine. Et de deux : la première, par les humanités; la seconde, par un réalisme justifié du jour où vous n'êtes plus des enfants, mais des adultes.

Combien la préparation au cinquième examen, le vrai, le médico-chirurgical, diffère des tentatives sérieuses, mais sans originalité, de vos débuts!

Ceux d'entre vous qui ont subi ces épreuves ont-ils eu même la pensée de repasser, comme vous dites, leur examen en quelques semaines, sinon en quelques jours? Non. Il vous a paru qu'au moment décisif les souvenirs, les notions confuses accumulées au courant des aventures de l'hôpital, rassemblées au gré de votre classement personnel, se présenteront à leur rang. Vous avez eu foi dans votre discernement plus que dans votre mémoire. Assouplis par une éducation où l'instruction a apporté son contingent, vous savez que, si l'intelligence a sommeillé, elle se réveillera à l'heure opportune. Ce n'est plus votre acquit, c'est vous que le professeur aura examinés, et, pareil aux

maîtres de vos premières années, il portera son jugement moins sur vos connaissances que sur votre culture et sur vos aptitudes, garantie supérieure de l'avenir.

Ainsi les connaissances réelles et les curiosités aventureuses se croisent et s'entremêlent chez le médecin. Prenez pour exemple l'auscultation, cette merveille de notre temps et de notre pays, chose instrumentale par excellence. Vous ne l'étudiez qu'accessoirement dans les livres. La pratique exerce la sagacité de votre oreille. L'apprentissage, et c'en est un, vous fait entendre des bruits, des râles, des souffles anormaux. Vous avez appris à les discerner, à les analyser dans leurs combinaisons multiples, à en tirer les déductions utiles. Comme l'instrumentiste qui n'a pas dépassé le solfège, vous avez capitalisé sans rien produire. Vienne le jour où de passifs vous deviendrez actifs, d'auditeurs praticiens responsables, où vous aurez ceint vos reins du tablier, symbole de notre activité hospitalière, votre intelligence va renaître sa maîtresse. Tout autre chose est d'apprendre le maniement des armes ou de tirer devant l'ennemi son premier coup de feu.

Reportez-vous à ce que je vous disais en commençant, et qui peut-être vous paraissait une digression capricieuse. Vous avez à votre disposition l'*apparatus stethoscopicus*; le moment est venu de le mettre au service d'un malade affecté de tuberculisation pulmonaire. Vous constatez les signes, vous réunissez tous les modes d'information; rien n'y manque, sauf l'élaboration. C'est le texte latin de la version, c'est le thème du discours à l'usage du rhétoricien. Avec ce point de départ, la fantaisie n'est pas une conception, mais un devoir; elle évoque toutes les possibilités, hasarde toutes les combinaisons, avance et recule le jeu des hypothèses, sans lesquelles il n'y a ni recherche ni découverte pour le médecin.

Sur le canevas de la tuberculose affirmée, en face d'un malade dont la direction médicale vous incombe, que de variantes! Le passé à reconstituer pour le rattacher à l'avenir, la résistance ou l'inertie de l'organisme, la lésion parasitaire ou envahissante

à déterminer, l'individualité à constituer aussi bien par ses côtés personnels que par ses attaches aux lois générales de la maladie. Est-ce là un travail réceptif? Ne retrouvez-vous pas, au contraire, les procédés intellectuels dont vous vous serviez au cours des études humanitaires, cherchant le sens de la phrase, le mot approprié pour la traduire, raturant ou soulignant, mécontent ou satisfait et prêt à chaque instant à reprendre l'œuvre inachevée sous une nouvelle forme?

La langue vivante est, elle aussi, un instrument, mais d'un usage immédiat. On y va au plus pressé, ayant hâte d'oublier son propre langage pour penser et parler à l'aide d'un idiome contemporain. Celui qui étudie jusqu'aux délicatesses extrêmes une langue morte est pareil au gymnaste qui se façonne par des exercices dont il ne retrouvera jamais l'utilisation directe. Il s'ingénie à approfondir sa connaissance du français avec la résolution ferme d'oublier le latin dont il n'aura plus que faire. Son but est d'aiguiser ses forces intellectuelles, quitte à laisser de côté l'outil sur lequel il les a d'abord affûtées.

En somme, l'activité médicale se décompose en trois temps. Dans le premier, éducation de l'intelligence poursuivie suivant les puissantes méthodes de l'éducation morale: — peu de faits, beaucoup d'aspirations, plus d'aptitudes que d'acquisitions immobilisées. A la deuxième période, travail conforme au programme de la *Realschule*: notions positives, insuffisantes pour le savant, les seules à votre convenance. C'est un pays que vous traversez en rapportant de précieux matériaux, mais où il vous est interdit de vous installer. L'instruction occupe là sa place légitime parce qu'elle s'adresse à des hommes cultivés et non plus à des enfants. A la troisième période, retour à l'éducation, libre, originale, profitant à la fois de la première gymnastique qui a donné la souplesse et la vigueur intellectuelles, et de l'instruction plus condensée qui a fourni le capital.

Ma conviction est tellement faite qu'aux étudiants parvenus comme vous aux dernières limites de leur scolarité je veux enseigner l'art de s'apprendre la médecine plutôt que la médecine

elle-même. L'auditeur n'est ni mon fait ni mon homme; il me fait l'élève qui grandit presque inconscient, s'imprègne de l'inspiration du maître, sans servilité, et s'exerce à côté de lui au rude métier de corps et d'esprit que l'avenir lui réserve. Celui-là se complaît dans sa tâche, il prend l'amour de sa profession comme l'enfant dont je vous parlais a pris aux côtés de son père la passion de bien agir.

Artistes êtes-vous et non pas artisans; assurez-vous par cette éducation virile les jouissances que l'art procure au milieu des déceptions et des déboires de la vie; et, loin de suivre passivement les routes battues, accoutumez votre esprit à frayer les chemins.

(*Revue scientifique*, 1880.)

ENSEIGNEMENT MÉDICAL.

I

Il est rare que nous étudions ici les problèmes relatifs à l'enseignement de la médecine, plus rare encore que nous abordions les questions professionnelles. L'expérience acquise de longue main dans les matières politiques a prouvé suffisamment que les journaux quotidiens, aptes à répéter incessamment les mêmes affirmations ou les mêmes critiques, avaient seuls la possibilité de créer un mouvement et d'entraîner les esprits. Une donnée si vraie qu'elle soit, émise une fois ou même à de lointains intervalles, sollicite à peine la curiosité, à plus forte raison ne commande-t-elle pas les convictions.

Cependant, de temps à autre, quand une innovation vient à poindre, il est bien difficile de s'en désintéresser. Toute idée nouvelle ressemble à un accouchement où la conception est depuis longtemps préparée : on n'improvise guère des règlements ou des méthodes. Si l'esprit public n'est pas quelque peu préparé, personne ne songe à les importer; si, comme on dit vulgairement, il y avait quelque chose dans l'air, c'est plutôt donner du corps à des aspirations indécises que créer de toutes pièces la solution d'un problème qui n'aurait pas été posé.

Existe-t-il de notre temps, au point de vue enseignant ou professionnel, de ces tendances en germe qui attendent l'heure de l'éclosion?

Il est certain que depuis vingt ans la médecine française a